

*À Svetlana
Au Professeur Luc Montagnier
À Michel Faure*

*Toutes ressemblances avec des faits d'actualité ne sont que le fruit du
malicieux hasard qui n'existe pas ou bien de mon imagination débridée...
L'auteur.*

RENCONTRE

Dans une brasserie déserte, voisine de la gare, j'attends. Il pleut dans la nuit. J'attends je ne sais qui, je ne sais quoi. On s'est donné rendez-vous ; je me sens étranger à cette situation et pourtant j'attends devant un double expresso qui refroidit, je l'attends. J'allume à nouveau une cigarette et me demande si sa voix correspondra à l'idée que je ne me suis pas faite d'elle. Elle, une éditrice qui m'a répondu, à ma grande surprise ; elle a lu le manuscrit que j'avais envoyé. L'averse ne cesse pas. Je commande un rhum et j'attends.

La porte vitrée s'ouvre enfin sur une femme ruisselante de pluie, ses cheveux, son visage, ses lunettes, son ciré noir. Elle ne peut pas se tromper : à part le garçon qui s'ennuie et moi, il n'y a personne dans la salle d'une banalité certaine, à l'exception d'un baby-foot défraîchi et d'un flipper éteint.

— Désolée, je suis trempée comme une soupe ! Le parking ne se trouve pourtant pas loin, mais j'ai horreur des parapluies.

Je souris et lui tends une serviette en papier. Je pense que j'ai l'air idiot.

— Merci !

Elle enlève ses lunettes sans me quitter des yeux. Mon préambule n'est pas des plus originaux :

— Voulez-vous boire quelque chose de chaud ?

— Euh... plutôt un verre de vin rouge, énonce-t-elle, merci.

Avant de s'asseoir, elle s'ébroue, rejette ses cheveux en arrière, quitte son imperméable. Elle a du charme. Je crains de la trouver séduisante. Elle avale une gorgée du Bordeaux ordinaire que le serveur vient d'apporter, ferme les yeux un instant, puis me dévisage en silence. Après de longues secondes :

— Bon, alors c'est vous l'auteur.

— Eh oui, dis-je, d'un ton coupable.

— Chouette ! Moi c'est Morgane, je vous l'ai précisé au téléphone.

— Oui, il m'en souvient tout à fait. C'est un prénom qui vous va bien, si je peux me permettre.

— Je vous l'accorde, acquiesce-t-elle, ce n'est pas ce que mes parents ont fait de plus mal. J'aime ce prénom singulier et chargé de légende. C'est comme pour vous : Georges, ce n'est pas galvaudé, c'est beau, noble, classieux !

Elle rit, termine son verre, me sourit de tous ses yeux et de toute sa bouche. Je décèle dans son attitude une réelle spontanéité, quelque chose de lumineux et d'inattendu, mais je n'attendais rien.

— Je dois sentir le chien mouillé ! présume-t-elle.

— Permettez ? dis-je.

Je me lève, mets mon nez dans ses cheveux, brièvement. Elle accueille mon geste naturellement, un brin amusée :

— Alors ? Votre verdict ?

— Non, pas le chien mouillé. Vos cheveux sont juste humides. Vous sentez bon. Vous sentez... vous, je suppose. Pardonnez ma hardiesse...

— Flatteur ou dragueur ?

— Flatteur, non. Je le pense vraiment. Dragueur ? Bof ! Ça n'a jamais été mon truc. Et puis je ne me permettrai pas, à mon âge !

— Votre âge ? Vous avez soixante-cinq ans. Je sais tout ! dit-elle en s'esclaffant.

— J'aime votre rire.

— Charmante Elvire... enchaîne-t-elle, riant de plus belle. Voilà, vous continuez.

— À quoi ?

— À m'aviser que je vous plais par morceaux : mon prénom, mon odeur, mon rire. Attendez, vous n'avez pas tout vu !

Là, je commence à ne plus trop savoir où me mettre.

— Cool ! C'est plutôt charmant, vous ne vous en rendez même pas compte. Vous êtes du genre timide ? hasarde-t-elle.

— Ma foi...

Elle regarde autour d'elle, un coup d'œil à la pendule accrochée sous une rangée de verres étincelants derrière le comptoir.

— On s'est donné rendez-vous pour parler de votre manuscrit.

— C'est certain.

— Entre un café et un verre de rouge dans ce lieu glauque, ce n'est pas terrible ! Vous êtes venu en voiture ?

— Non, j'ai pris le train, d'où l'endroit.

— Bien sûr ! Suis-je bête ? Il est tard et j'ai beaucoup de choses à vous dire et à vous demander si vous êtes d'accord. Au-delà du cadre, j'aime bien notre approche.

— Moi aussi.

— Vous êtes descendu à l'hôtel ?

— Pas encore, je vais m'en occuper.

— Surtout pas ! affirme-t-elle, c'est trop triste et puis à cette heure... J'ai prévu de vous inviter chez moi, j'ai préparé un petit en-cas, et mon canapé est confortable. Ça marche ? Vous n'avez pas peur ?

— De vous ?

— Oui.

— Non, évidemment.

Elle s'est levée, habillée et m'entraîne par le bras vers la sortie. La pluie a cessé.

— Détendez-vous. Mon attitude vous surprend, n'est-ce pas ?

Vous vous attendiez à être reçu dans un bureau austère d'éditeur ou un truc comme ça ?

- Je ne sais pas à quoi je m'attendais.
- C'est mieux, ça évite les *a priori*.

INVITATION

Nous traversons en voiture la bourgade, quasiment vide à cette heure ; les quelques magasins présents sont fermés, excepté un autre troquet encore allumé. Morgane conduit calmement avec célérité. Si j'avais su, j'aurais rapporté quelque chose, mais je ne savais pas... Je n'ai en ma possession que le récit en question et deux exemplaires du précédent livre édité. Nous sortons de la ville. Trois kilomètres plus loin, elle se gare dans une petite cour au portail ouvert.

— Voilà, c'est ici mon chez-moi.

Provenant de l'intérieur de la maison, l'aboiement d'un chien.

— C'est Staph qui nous souhaite la bienvenue, m'explique-t-elle. Vous n'avez pas peur des toutous ? Noirs par surcroît ?

— Oh non ! J'ai eu un Labrador noir, jadis.

— C'est fou ! Staph en est un aussi, m'apprend-elle, toute joyeuse.

— Décidément, je vais de surprise en surprise.

Elle m'invite à entrer. D'emblée, son chien me saute dessus très amicalement.

— Salut, Steph ! Je m'appelle Georges.

— Hum ! Pas Steph, mais Staph, corrige-t-elle. Son nom complet est Staphylocoque. Aller, Staph, suffit ! Arrêt !

— Non, ça ne me gêne pas, au contraire.

— Tant mieux ! Mais il faut quand même qu'il obéisse un minimum,

il y a des gens qui n'apprécient pas, à vrai dire et lui il aime tout le monde ou presque. Sauf si un étranger entrait sans permission... Oui, je vis seule aujourd'hui. Vous avez l'air de lui plaire.

— On dirait.

Le chien me tourne autour en me flairant, s'assied devant l'éditrice, penche la tête et jappe simultanément.

— Ça vient ! C'est l'heure de manger pour lui, il a une pendule dans l'estomac. On est en retard, c'est ce qu'il voulait expliquer.

— Je peux faire quelque chose ? dis-je.

— Oui, mettez-vous à l'aise. Installez-vous pendant que je lui donne sa gamelle. Si vous en avez envie, vous pouvez charger la cheminée, il y a encore des braises.

— Volontiers.

J'ai toujours eu une inclination pour les cheminées. Hélas, là où je vis je n'en ai plus. Je me rends compte après avoir refermé l'insert que je n'ai pas perdu la main. La magie de l'endroit, du moment, de mon hôtesse ? Je n'ai plus tellement la tête à l'édition de quoi que ce soit en cet instant. Je m'installe dans un des fauteuils près du foyer. Staph vient se coucher dans mes jambes. Dire que j'appréhendais ce rendez-vous !

Morgane réapparaît un quart d'heure plus tard. Elle s'est changée : jean, pull ample bariolé, cheveux noirs répartis en deux tresses qui lui donnent un faux air de femme indienne. Elle arbore toujours un sourire généreux en me fixant derrière ses lunettes rondes. Je dois dire qu'elle est craquante, mais là ne devrait pas être la question.

— Je peux vous demander votre aide ?

— Avec plaisir.

Je la suis dans la cuisine où le chien arrive vite pour se désaltérer. Sur des plateaux, elle a préparé plusieurs coupelles de salades composées, des caillettes, un cake salé, des fromages. L'ensemble est joli et appétissant, complété d'une corbeille de différents pains.

— On emporte le tout là-bas près de l'âtre ? Ça vous convient ?

— C'est parfait.

Après avoir installé l'ensemble sur une table basse entre les fauteuils, nous retournons chercher assiettes, couverts, verres à pied colorés et une bouteille de côtes du Rhône. Si ça continue, je vais presque me sentir chez moi. Mais je plaisante.

— Bon, je crois que tout y est. Dites-moi, vous avez froid ? demande-t-elle.

— Pas du tout.

— Alors, vous pourriez peut-être enlever votre blouson...

— Pardon, vous avez raison, je ne me suis pas rendu compte.

Pendant que j'obtempère, elle allume une cigarette, nous sert un verre de vin et s'enquiert :

— Ça va ? Vous n'êtes pas fatigué ?

— Non, je suis plutôt du genre oiseau de nuit.

— C'est parfait, puisque je suis plutôt moi-même du genre insomniaque.

Elle sourit à nouveau, s'étire, semble satisfaite de cet état de fait et renvoie gentiment le chien venu faire une incursion près de la table.

— J'étais curieuse de vous rencontrer. Je voulais savoir si *Épreuves* vous ressemblait, expose-t-elle.

— Ah ! Il ne s'agit pas d'une autobiographie.

— Oui, mais ça sort quand même de vous, tout au moins de votre imagination ?

— Je ne peux pas vous dire le contraire.

— Puisque vous êtes là, j'ai envie de comprendre mieux. Le personnage de David me fait penser à vous. Pourtant, vous ne vous attardez pas à le décrire physiquement. C'est en vous voyant que je vous imagine lui correspondre. C'est surtout dans sa manière d'être et dans sa façon d'agir que je vous identifie à lui, même si je ne vous connais pas du tout.

– Lui, il est flic.

– Oui, j’ai lu, mais je voulais dire en tant qu’homme. Sa façon d’aimer, par exemple. Je parle du personnage...

– Je l’entendais comme ça.

Je me sens on ne peut mieux. « Georges, tu es là pour parler de ton bouquin, et pourtant ! »

– C’est bon ?

– Excellent et adorable, merci !

– Je suis contente que ça vous plaise, d’autant plus que vous allez m’en vouloir désormais.

– Pourquoi donc ?

– Ben, répond-elle visiblement gênée, je ne suis pas... réellement éditrice.

J’écoute, perplexe.

– En fait, poursuit-elle, je travaille pour une entreprise qui se proclame éditeur, comme beaucoup aujourd’hui. Tout le monde écrit, n’est-ce pas ? C’est une maison qui ne prend aucun risque sous couvert du compte d’auteur ; le but réel est de gagner de l’argent sans rien assumer ou presque ; c’est l’auteur qui paie, avec essentiellement l’obligation contractuelle d’acheter un minimum de ses propres ouvrages. Pas de promotion ni de distribution. L’accompagnement proposé aboutit le plus souvent à une fin de non-recevoir. Comité de lecture : bidon. Je connais, j’en fais partie. Ils acceptent le tout-venant, un catalogue géant. Mon rôle, seulement détecter ce qui est prohibé par la loi et c’est tout ; j’ai des dizaines de travaux ici. Je te montrerai après. Le seul privilège, c’est que je bosse à domicile la plupart du temps. Pour un salaire minable. Eux, une adresse postale, des locaux, et Internet. Le téléphone, on n’en parle même pas. À mon arrivée, je répondais ; on m’a tout de suite expliqué que ce n’était pas souhaitable. Ils soustraient l’impression, proposent de possibles corrections typo ou

autres à des prix prohibitifs. Tu signes chez eux avec l'obligation d'acheter cinquante exemplaires de ton livre. Mettons, sept cent cinquante euros. Ils en éditeront certainement, le même nombre, tout au plus. Imagine qu'à cinq euros pièce, pour la fabrication, ils réaliseront un bénéfice de cinq cents euros ; dix contrats par mois, ils touchent cinq mille euros simplement en vendant des livres à leurs propres auteurs ; même si les chiffres sont fictifs, tu vois le système ! Génial !

Tout le temps de son exposé, elle m'a tutoyé simplement. La détresse sans doute... qui subsiste dans sa prunelle derrière ses lunettes cerclées ?

— Morgane, cette colère contenue et attisée par ce sentiment d'injustice te font honneur et nous ont permis un rapprochement, puisque tu m'as tutoyé tout le long de ta démonstration. Tu t'en es rendu compte ?

— Pas fait exprès. C'est mal ?

— Non, attendu que je fais la même chose si tu es d'accord.

— Oh oui ! C'est bien comme ça.

Je pose ma main sur la sienne qu'elle ne retire pas et lui demande :

— Tu manges du fromage ?

— Oui.

— Je te sers ?

— Oui.

— Un peu de chacun ?

— Oui ! Et moi je nous ressers du vin.

— Il est vraiment très bon.

— Le vin de Trintignant, enfin... le domaine Rouge Garance, avec le dessin de l'oiseau d'Enki Bilal. Je les apprécie tous les trois, Trintignant, le vin, et Bilal.

— Je partage complètement ton avis.

— J'ai honte de t'avoir fait venir pour rien, avoue-t-elle ; ce n'est pas moi qui décide, je ne suis pas l'éditrice, mais ton manuscrit m'est parvenu et m'a vraiment plu, vraiment. C'est pourquoi je t'ai appelé, sans penser que tu vivais loin d'ici. Pardonne-moi.

Pour toute réponse, je place mon visage très près du sien, enlève délicatement ses lunettes, plonge mon regard dans ses yeux en souriant. Elle ne bouge pas d'un cil, à proprement parler, retenant presque sa respiration. Je me rassieds ensuite, Staph en profite pour s'allonger près de moi et poser sa tête sur mes pieds. Alors que sa maîtresse s'apprête à intervenir :

— S'il te plaît, ne lui dis rien, il ne quémande pas, tu vois ?

— Si tu veux, alors on le partage ?

— À moins que ce soit lui qui nous partage ?

— Là, c'est plus embêtant.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il sera malheureux quand tu partiras... Je vais chercher le dessert.

Pendant qu'elle s'éloigne vers la cuisine, rejointe par le chien, j'essaie de me faire une idée de son âge. Plus de quarante ans, dirais-je ; en tout cas, superbe ! Il faut que je me ressaisisse... séance de travail, vite !

— J'espère que tu aimes le vacherin.

— Oh que oui !

— Voilà Monsieur, posant une assiette devant moi. Vanille-ramboise.

— Merci Madame. Hmm, extra !

— Oui, dans le patelin il y a encore un pâtissier à l'ancienne qui fait aussi ses glaces lui-même.

— La crème sent vraiment la ferme, c'est bon !

— Je connais un zozo qui adore ; tu as remarqué qu'il m'a rejointe dans la cuisine... l'odorat développé de cette race. Il a eu

droit à un petit morceau. C'est aussi mon dessert préféré.

— J'aime la manière dont tu mets ta cuillère dans ta bouche, délicatement...

— C'est parce que c'est froid ! Mais je peux être aussi une grande gueule ! Tu prends un café ?

— Oui, venant la rejoindre.

— Tu as peur que je me perde ?

— Non, mais tu me sers, tu me gâtes, en plus je suis venu les mains vides. Je ne m'attendais pas à une telle réception !

— Ce n'est pas tous les jours qu'on reçoit un auteur en chair et en os à notre table. Hein, Staph ?

Le chien lui répond par un bref grognement sourd. Morgane rit de mon étonnement.

— Le café tu le veux comment ?

— Serré, noir comme tes yeux.

— Les yeux vraiment noirs n'existent pas.

— Oui tout à fait. Mais tout de même, je n'en avais jamais vu d'aussi sombres, trame irienne très dense et pigmentation très soutenue.

— Ça fait bientôt cinquante ans qu'ils sont comme ça, sauf à ma naissance. On m'a dit un jour qu'ils éclaircissaient dans certaines circonstances seulement... je ne te ferai pas un dessin, ça vaut mieux. En tout cas, tu les as vus de tout près tout à l'heure, ce qui m'a permis de voir les tiens qui ont une teinte identique, mais plus claire.

— Oh ! Ils sont banals.

— Peut-être, mais... avec ton sourire ! Ça m'a fait du bien. Eh oui !

— J'avais peur de t'avoir effrayée.

— Non, juste étonnée. Une seconde, j'ai cru que tu allais m'embrasser.

— Et si je l'avais fait ?

Préparant le café, elle tourne sa tête vers moi, sourit, puis mime dans l'air un point d'interrogation suivi de trois points de suspension.

— Et si l'on allait parler de ton récit près du feu ? propose-t-elle.

— Oui, je suis là pour ça, je crois.

— Tiens, prends ton « café yeux noirs ».

Elle me précède dans le salon et pendant qu'elle met du bois dans le feu, je lui demande :

— Je pose les plateaux dans la cuisine ?

— Excellente idée. Fais comme chez toi, je veux dire, sens-toi à ton aise, prends des initiatives sans toujours me demander la permission...

— Jusqu'où les initiatives ?

— Je ne sais pas. Si ça me déplaît, je te le dirai. Si l'ambiance te convient, laisse-toi porter par elle, ne gamberge pas exagérément, soit dans l'instant... Avant de continuer, je vais sortir Staph, promenade hygiénique. Si tu veux, on y va ensemble, ça ne nous empêchera pas de bavarder.

Aussitôt, le Labrador se précipite vers la porte en remuant la queue.

— Tu vois ? Il a pigé, stipule-t-elle. Si j'associe certains mots à son nom, il comprend tout à fait. Quand je ne veux pas qu'il comprenne, je suis obligée d'épeler, et là, il ne capte pas.

Encore un morceau d'elle, ou de son monde qui me séduit. C'était pareil avec mon chien... Au-dehors, il fait sombre et humide. La propriété est située dans une impasse, me semble-t-il, sans voisinage, excepté des prés ou des champs. Après avoir fait un tour d'horizon, elle le libère de sa laisse ; il fonce pour s'ébattre dans la prairie.

— Morgane, pourquoi Staphylocoque ?

— Parce que lors de son enregistrement à la centrale canine, la plupart des noms en S étaient pris. C'est le genre de truc administratif qui m'agace prodigieusement, alors j'ai trouvé quelque chose à quoi personne n'avait pensé. En raccourci, c'est pas mal, non ?

— Oui, je trouve.

— Et le tien s'appelait comment ?

— Orphée. Quand les gens voyaient son nom orthographié, ils pensaient que c'était une femelle. Ça m'agaçait aussi. Avec le temps, on l'a appelé Chouille et même Mimi. Mon Mimi...

— Staph ! Va faire le gros, allez, le gros ! C'est... la grosse commission.

— Je crois que j'avais compris et lui aussi, visiblement.

Après un quart d'heure de marche silencieuse :

— Staph, viens, allez ! On rentre.

L'animal revient docilement au pied, me fixe, agite la queue, puis se sauve à nouveau.

— Il fait l'intéressant parce que tu es là. Quand je suis seule, il agit comme ça, de temps à autre, comme un rite. Georges, appelle-le, pour voir.

Je m'exécute, Staph nous rejoint immédiatement.

— Oh, que c'est bien !

— Oui... c'est bien.